



# Une indifférence stratégique

par Marc Chabot



Il ne faut pas regarder la contradiction comme une catastrophe, mais comme un mur qui nous indique que là, nous ne pouvons pas aller plus loin.»

Ludwig Wittgenstein

Depuis un an, dans les revues et les journaux, il n'y a plus que des bilans. Bilan économique, bilan du PQ au pou-

voir, bilan de la révolution sexuelle, bilan de la révolution tranquille, bilan Trudeau, bilan Lévesque, bilan Mulroney un an après, bilan féministe...

J'ai l'impression que nous sommes tous dos au mur des contradictions. Nous savons que nous ne pouvons pas aller plus loin. Faire un bilan, c'est une manière de retarder les choses : il nous faudrait trouver le moyen de sauter le mur, le contourner ou encore creuser pour passer dessous.

Puisqu'on nous demande si le féminisme a eu des effets sur les hommes, c'est, je suppose, que cela ne se voit pas. Ce qui m'étonne. Bien sûr, il y eut des beaux jours de radicalisme, une époque où l'on pouvait faire croire (et même y croire !) que cette question était tout à fait inintéressante du point de vue des femmes.

Ce féminisme-là, il fut résumé en une seule phrase dans les toilettes pour hom-

mes du mail Saint-Roch, à Québec : FEMMES : MERCI POUR LA DIFFÉRENCE ET L'INDIFFÉRENCE. Malgré tout, ce féminisme-là, il était essentiel à la progression des idées.

D'un côté comme de l'autre, les hommes et les femmes ont pratiqué le cynisme à merveille. Avec l'air de dire qu'il n'y a rien à dire, qu'on a déjà tout vu, tout entendu et tout prévu. Nous avons eu les solitudes hautaines et les certitudes écrasantes. Refusant même de mettre ensemble des interrogations similaires sur la contraception, l'avortement, la paternité, la maternité, la sexualité, la violence, les gardes partagées et *garrochées*. Refusant tout simplement de jouer ensemble par crainte de se faire jouer. Après tout, ne venions-nous pas de découvrir que nous étions bien ensemble... chacun dans nos sexes respectifs (on est si bien dans nos corps d'hommes et de femmes !)?

Et si vous en doutez du cynisme ambiant, allez lire *Femmes* de Sollers, la dernière fierté de la queue ! La parade des mots. Pouah ! On ne pouvait rien faire de mieux pour consacrer le piétinement et le refus de penser.

Il ne fait aucun doute pour moi que le féminisme a changé les hommes. Ce qui fait actuellement problème, c'est ce refus plus

ou moins avoué, d'un côté comme de l'autre, d'admettre que nous n'avons pas vraiment cessé de nous observer depuis 15 ans. Bref, que l'indifférence fut d'abord et avant tout stratégique.

Nous en sommes là. Tant pis. Partons de là pour nous parler, pour nous interroger. Cessons de faire semblant de ne pas nous voir. Arrêtons le nationalisme « masculin » et « féminin ». Nos corps et nos têtes sont autre chose que des territoires à protéger. Les hommes ne changeront jamais comme les femmes le souhaitent. Les femmes ne seront jamais ce que les hommes voudraient qu'elles soient. Sachons faire le deuil des bonnes choses.

Il n'est pas nécessaire de devenir l'autre pour comprendre l'autre. Il n'est pas non plus nécessaire d'inventer tout à fait l'autre pour pouvoir l'endurer dans sa vie ou dans son lit. ✕

Marc Chabot est professeur de philosophie au cégep François-Xavier-Garneau, à Québec. Il est l'auteur de *Chroniques masculines* (Éd. Pantoute, 1981) et plus récemment de *Lettres sur l'amour* (Éd. Albert Saint-Martin, 1985). Il a 35 ans, vit à Québec avec sa blonde et sa fille de 15 ans, dont il est le père non biologique.

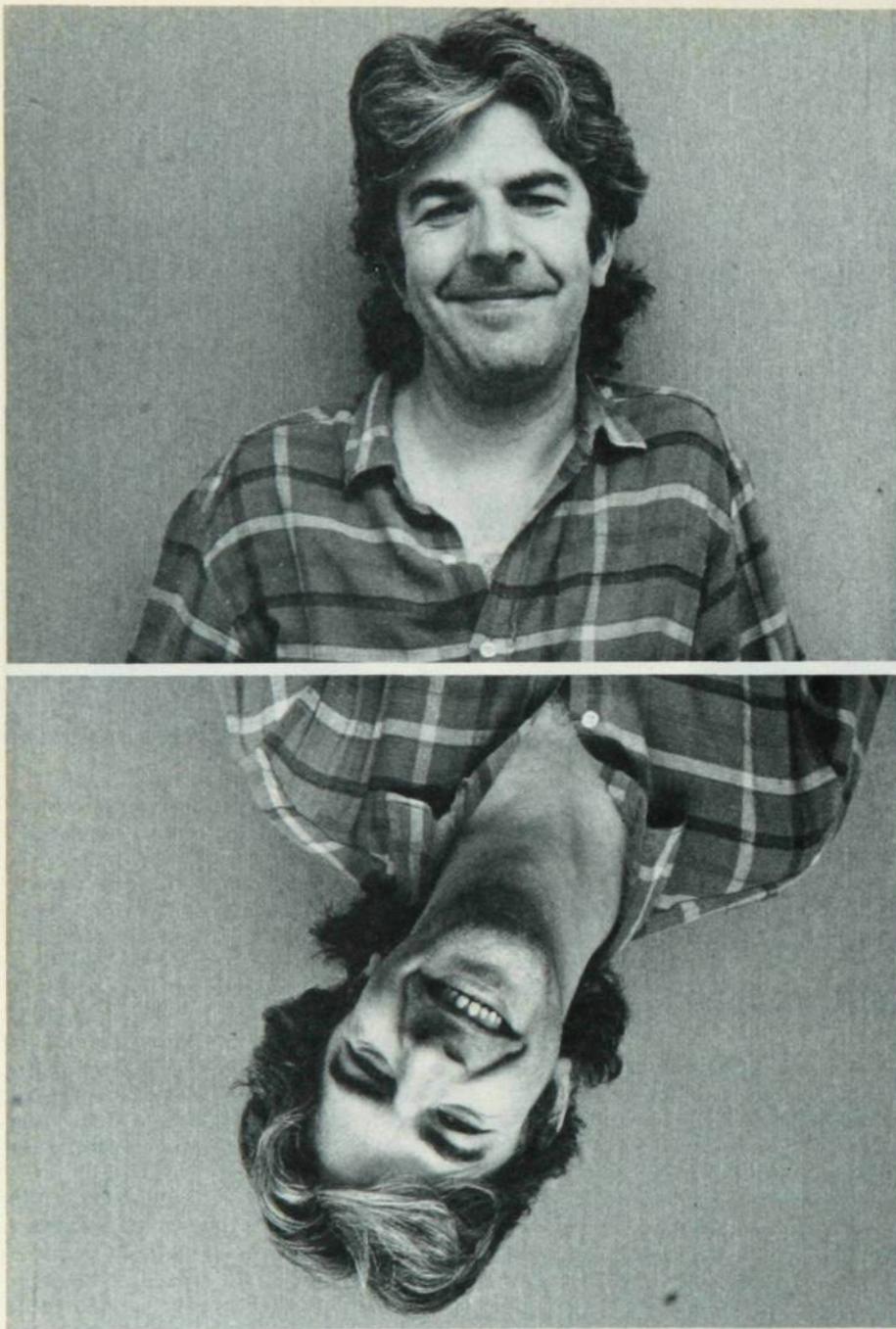


Photo: Claire Beaugrand-Champagne

# La Black Label et la féministe

par Pierre Huet

**J**e ne sais pas si j'ai bien compris la question mais, en tout cas, voici celle à laquelle je réponds : quelles sont les choses que je n'ai pas dites pendant les quinze dernières années où les femmes ont pris la parole ?

Eh bien, j'avoue que je suis embêté parce que, pour toutes sortes de raisons, je n'ai rien d'important à dire. Non pas que je sois incapa-

ble de toute réflexion à voix haute ; au contraire, j'ai une grande gueule littéralement intarissable. Par contre, j'ai quelques trucs absolument triviaux et dénués de toute importance à raconter. En plus, je suis persuadé que mes confrères, dans les autres pages, ont fourni des réflexions absolument bourrées de contenu riche. Mais pour revenir un peu en arrière, je tiens quand même à expliquer le pourquoi de cette absence de révélations chocs.

Avant tout, et c'est naïf à dire (et d'abord opportuniste quand on le dit dans les pages de *La Vie en rose* ; mais dites-vous que ça aurait pu être pire : ça aurait pu être dans *Hom-Info* !), je suis d'accord avec la plupart des choses que les femmes ont pu dire pendant toutes ces années. Même s'il a pu se dire quelques conneries (et pour une fois, l'emploi de ce mot est peut-être légitime), c'est sans importance parce que je calcule que vous avez 2 000 ans de crédit pour rétablir l'équilibre avec la sottise des hommes. Deuxièmement, et ce que je dis là est peut-être naïf, mais au long de ces années, j'ai toujours eu la chance d'avoir des blondes qui me giflaient – intellectuellement parlant – dans mes certitudes de mâle et qui savaient donc aussi les recevoir.

Enfin, et ce n'est pas à négliger, depuis 10 ou 12 ans, j'ai toujours eu le privilège, que ce soit par la chanson ou l'humour, de pouvoir m'exprimer et donc d'exprimer mes quelconques doléances. Voilà ce qui explique en bonne partie, je crois, pourquoi je me retrouve aujourd'hui démuné d'une bonne partie de mon dit intérieur.

En bonus, par contre, je vous offre cinq trivialités de mon choix.

1. Pourriez-vous me dire au juste pourquoi les féministes boivent de la Black Label ? À moins que ce soit le contraire : est-ce la consommation de Black Label qui est la cause du féminisme ?

2. Pourriez-vous m'expliquer pourquoi Diane Dufresne me frappe comme le plus bel exemple d'aliénation (avec ses trips de Marilyn Monroe et ses strip-tease) tout en jouissant d'une popularité ininterrompue chez beaucoup de femmes ?

3. Puis-je vous faire part de mon extrême agacement devant la phrase passe-partout « j'assume mes contradictions » que je me fais assener à chaque fois que je crois remarquer certaines attitudes paradoxales chez une femme ? Il n'y a pas si longtemps encore, une journaliste féministe venue m'interviewer en décolleté léopard et *fuck-me-shoes* (oui, oui, ça s'appelle comme ça !) me l'a sortie.

4. Puis-je manifester un certain agacement en constatant que lorsqu'une blonde (pas les fines de tout à l'heure) me quitte, sous prétexte « de se trouver », elle s'empresse de se trouver un chum ?

5. À moi qui en ai contre tous les clichés du genre « les femmes conduisent mal », pourriez-vous m'expliquer pourquoi le téléphone est toujours occupé quand j'essaie d'appeler à *La Vie en rose* pour m'excuser que cet article soit en retard ?

**Pierre Huet** est rédacteur en chef du magazine *Croc* et parolier de chansons. Il a 35 ans, vit seul à Montréal, n'a pas d'enfant et, de toute évidence, n'avait pas de rasoir le jour où la photo a été prise.

Je ne m'étais jamais venu à l'esprit que je puisse exercer un pouvoir du seul fait de mon sexe. Non plus qu'il y ait des privilèges s'y rattachant. Du moins, je ne me croyais ni un profiteur ni un oppresseur.

Je me disais que le féminisme ne me concernait pas directement puisque je n'étais pas un adepte des rôles traditionnellement mâles. Je faisais ma part de tâches dites féminines et j'étais ouvert à ce que les femmes aient accès au bastion masculin. Ce n'était pas difficile : les hommes qui changent les couches sont automatiquement valorisés, ce qui n'est pas tout à fait le cas des femmes qui accèdent au marché du travail.

Et puis, le monde autour de moi m'apparaissait suffisamment constitué d'hommes qui avaient été touchés par le féminisme. Je m'imaginai donc qu'au bout d'un certain temps, les hommes et les femmes seraient égales/égaux comme il se devait.

C'était bien simple, naïf même. Mais surtout, ce raisonnement me fournissait un paravent confortable : cela ne me remettait pas en question.

Lorsque le féminisme est arrivé dans ma cour (et dans mon lit), il s'y installa un malaise : celui qu'on ressent quand on a plus d'excuses, même pas celle d'être né mâle. Et j'ai eu besoin d'en parler.

Il y avait ici et là des groupes d'hommes qui réagissaient au féminisme. Je me suis donc retrouvé à parler de mon vécu, à définir la «condition masculine», à parler «sexisme» et «sensibilisation».

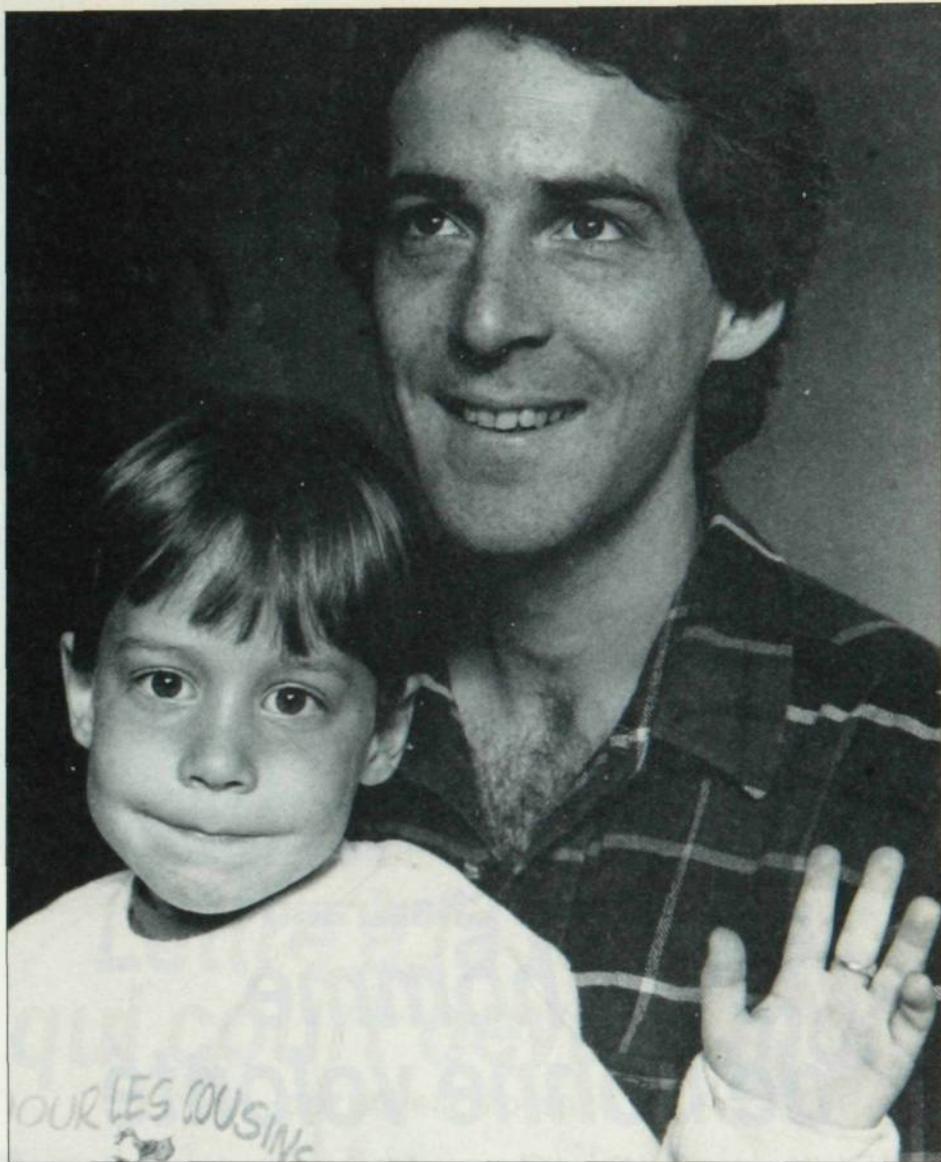
Le groupe avait même parfois des projets «anti-sexistes» auxquels nous ne donnions pas souvent suite. On décortiquait notre condition d'hommes, on se soutenait.

C'était bon de se laver les mains en gang. Ça faisait du bien. La bonne vieille claqué dans le dos ; la fraternité, quoi. Chacun comparait sa démarche et ça finissait souvent par : «Qu'est-ce qu'elles veulent de plus ?» Après tout, il y a bien des femmes qui se contentent d'hommes de notre trempe. C'était un paravent confortable : cela ne nous remettait pas en question.

Qu'est-ce qu'elles veulent de plus ? Cette question n'a de réponse que dans un féminisme global et radical. Mais ces préoccupations sont bien loin des idéaux masculinistes.

Les groupes de solidarité masculine et les hommes en général perçoivent leur condition sous deux formes : celle dans laquelle les ont mis les femmes, leur «ex» surtout : garde partagée, pension alimentaire, etc., et celle que leur a soi-disant imposé la société : violence, non-contraception, sexualité phallique, machisme, etc.

Qu'ils soient solidaires, par appartenance, à maintenir les privilèges se rattachant à leur sexe ou qu'ils se sentent responsables des conditions imposées aux femmes, c'est du pareil au même : les hommes ne sont pas affectés pour autant. Au



## Qu'est-ce qu'elles veulent encore?

par Alain Besré

mieux, c'est la politique de l'autruche. Au pire, de l'anti-féminisme sournois.

Le féminisme n'a pas d'allié chez les hommes. On a qu'à regarder les revendications de l'Association des hommes séparés et divorcés ou les plaintes de *Hom-Info* pour s'en convaincre. En sonnant le clairon de «réveillons-nous les gars», ce genre de groupe d'hommes passe pour progressistes, alors que les membres ne s'affronteront pas ni ne se remettent pas véritablement en question. Ils ne se demandent pas non plus si l'art, le pouvoir, le travail, la pauvreté, la guerre, la science, l'histoire... ont un sexe.

Naître homme, c'est naître avantagé, pre-

mier, prioritaire. Bien sûr, chacun d'entre nous accomplit sa petite part d'égalité. Mais chacun ne peut nier les avantages et privilèges de son sexe. Et ce sexe est dominant, comme l'histoire est mâle. L'histoire ne nous dit-elle pas que l'homme donne à la femme d'une main pour reprendre de l'autre ?

C'est cela qu'il faut remettre en question. C'est cela qu'elles veulent de plus. ✂

Alain Besré fait partie du Collectif masculin contre le sexisme. Il a 28 ans, vit un «mariage égalitaire» et il est le père de Simon.

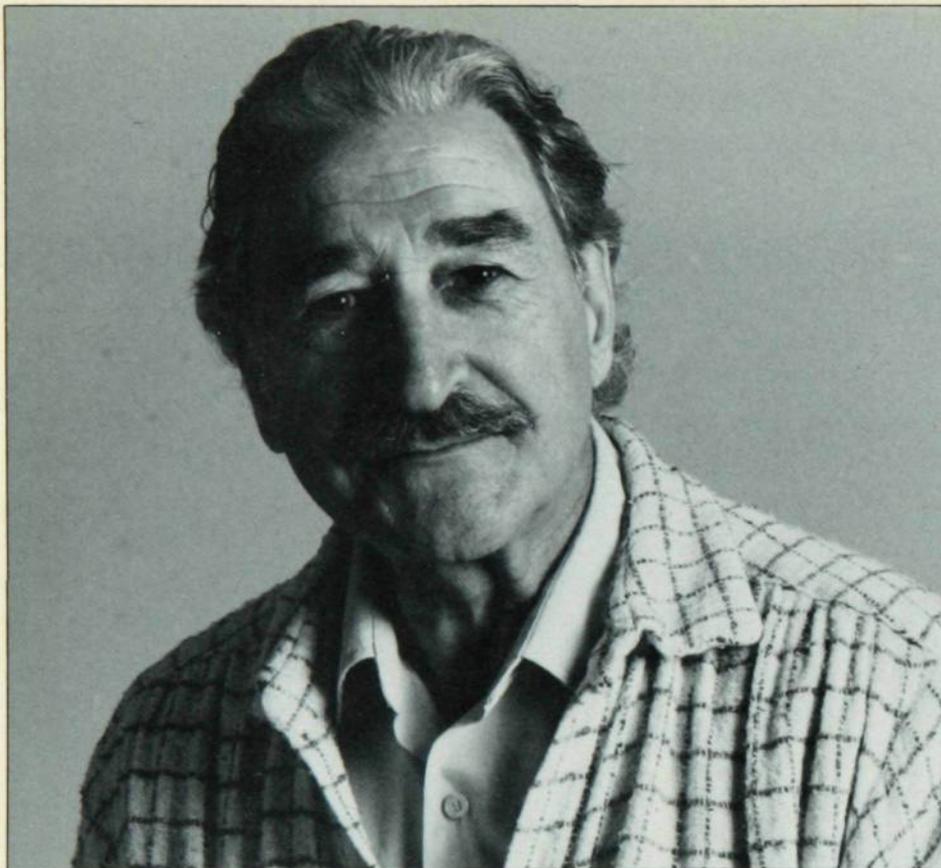


Photo : André Cormier

## Michel Chartrand Un homme de bonne volonté

*«Moi, j'écris pas.» Michel Chartrand était catégorique là-dessus. «Après, on se rend compte que c'est plus vrai ce qu'on a écrit.» Mais il était prêt à se faire interviewer pour ce Spécial hommes, à répondre à la grande question, comme ces autres «hommes de bonne volonté», dira-t-il en s'esclaffant...*

Les femmes, ç'a jamais été un problème pour moi. J'avais six soeurs; pis ma mère, c'était de l'or en barre. J'veux dire, j'ai toujours eu beaucoup d'affection pour les femmes...

Et j'ai été le premier gars de la province de Québec à voir à ce qu'ait lieu une assemblée de femmes durant la grève des ouvriers du papier en 1958. J'ai fait venir Simone pis Alex Pelletier, la femme de Gérard Pelletier, pis Jeanne Sauvé, la femme de Maurice Sauvé, pis là, je les ai laissées seules avec les femmes des ouvriers (...). C'est comme ça que ça devrait marcher parce que c'est les femmes qui mènent tout. C'est elles qui font le budget à la maison pis qui l'administrent pour la famille. À part de ça, c'est pas parce qu'un

gars est père de famille qu'il a du bon sens. Si c'est un ivrogne, criss, c'est un ivrogne pis i'a pas de bon sens. Ses enfants ont pas d'affaire à l'écouter.

Pis quand je me suis présenté aux élections de 1958, pour le Parti social démocratique, c'est les femmes qui ont voté pour moi. Elles trouvaient pas ça correct, elles, de voir leurs maris pis leurs enfants chômer. Criss... elles ont un ben meilleur jugement que les hommes! (Rire) C'est pas pour rien que j'ai déjà préconisé un parti politique de femmes; elles peuvent pas faire pire que les gars, hein?

Mais les hommes ont peur des femmes. Tout le monde a peur de ce qu'il connaît pas. C'est humain, ça. Ce qui inquiète les

hommes, c'est que les femmes raisonnent autrement. C'est pour ça qui peuvent pas les endurer sur les conseils d'administration. Les hommes... i' sont plus gros, moins raffinés; ils ont moins d'imagination. C'est ça le drame.

Mon problème à moi, lorsqu'il est venu le temps de travailler avec les femmes, c'était de ne pas pouvoir les engueuler comme des hommes. Alors, j'étais démuni; ça faisait des rapports un peu troubles, oui... J'suis pas capable, j'ose pas porter un jugement sur c'qui les motive. Les hommes, j'sais comment i' pensent mais les femmes... Et j'peux pas penser qu'elles raisonnent de travers tout l'temps. J'peux penser qu'elles ont des raisons que j'comprends pas. C'est ça la preuve que je les respecte...

Après tout, Simone, j'l'ai mariée parce que j'la trouvais aussi intelligente que je pouvais l'être. J'ai pas pris une servante de presbytère, j'ai pris une compagne. Alors, j'ai jamais été déçu pis j'ai jamais eu de problèmes. J'veux dire, elle s'est occupée des enfants pis elle s'est occupée de d'autres choses. J'la remplaçais comme elle me remplaçait des fois.

Mais m'a te dire franchement, je me suis fait prendre par les femmes. Ben oui! (Rire) J'avais jamais pensé me marier. J'avais le goût de m'battre pis de brasser des affaires. À 25 ans, j'avais eu quelques femmes mais j'pensais pas me marier. C'est elle qui a décidé ça... Ah, je l'ai jamais regretté... Ça fait pas un homme, un célibataire. J'dis pas qu'il faut absolument se marier, mais j'dis que l'épanouissement de la nature humaine ça passe par un mâle pis une femelle. Avec tout ce que ça comprend de différent au point de vue biologique, au point de vue des mentalités. Mais marié ou pas marié, j'me suis senti libre toute ma vie.

Si le mouvement féministe a changé mon rapport avec ma femme? Pas pour la peine. À part le fait que des fois, quand on s'ostine, elle me dit: «Ben, c'est mon droit.» Ça m'choque: c'est pas son droit, c'est qu'elle aime rouspéter pis donner des «bons conseils»! (...) C'est Gabrielle Roy qui a dit, parlant de son mari: «C'est-y agréable le silence entre nous deux!»

Simone a un tempérament aussi autoritaire que le mien, que j'pourrais dire. On aime les mêmes affaires, on a toujours eu le même idéal, on a jamais voulu être riche et pis, on s'aime...

Bon, c'est vrai que j'ai eu des sentiments un peu paternels pour elle au début. Elle aimait beaucoup son père et je pensais qu'il fallait transposer ces sentiments-là pour la sécuriser. Les femmes ont besoin d'être rassurées un peu...

Si c'était à refaire, qu'est-ce que je changerais?... Je m'occuperais plus de ma femme et de mes enfants. J'étais beaucoup parti, c'est elle qui avait tout le trouble. J'l'avais chargée de voir à l'amour, elle y voyait, pis aux enfants aussi(...). Moi j'parlais pas beaucoup. J'avais un tempérament comme mon père, un peu froid, pas

très affectueux. On a eu cinq filles, deux garçons. Les filles, j'leur ai expliqué très jeunes ce qu'elles avaient dans le ventre. Après ça, elles s'arrangeaient avec leur mère. C'est elle aussi qui leur donnait des sous... Elle ne m'en a jamais voulu, mais ç'a été dur des bouttes... Et puis, mes gars... Encore aujourd'hui, ils viennent à la maison manger, ils veulent me parler... Moi, ça me gêne...

Mais pour revenir au féminisme... J'te dirais qu'il y a pas d'esclaves. Les esclaves, ça se libère de leurs chaînes. Que ce soient les femmes ou les gens en Amérique latine ou en Afrique, c'est pareil. Pis c'est à eux autres de décider c'est quoi leur priorité de libération. C'est-y dans couchette, c'est-y au travail, c'est-y en politique ? C'est peut-être tout en même temps !

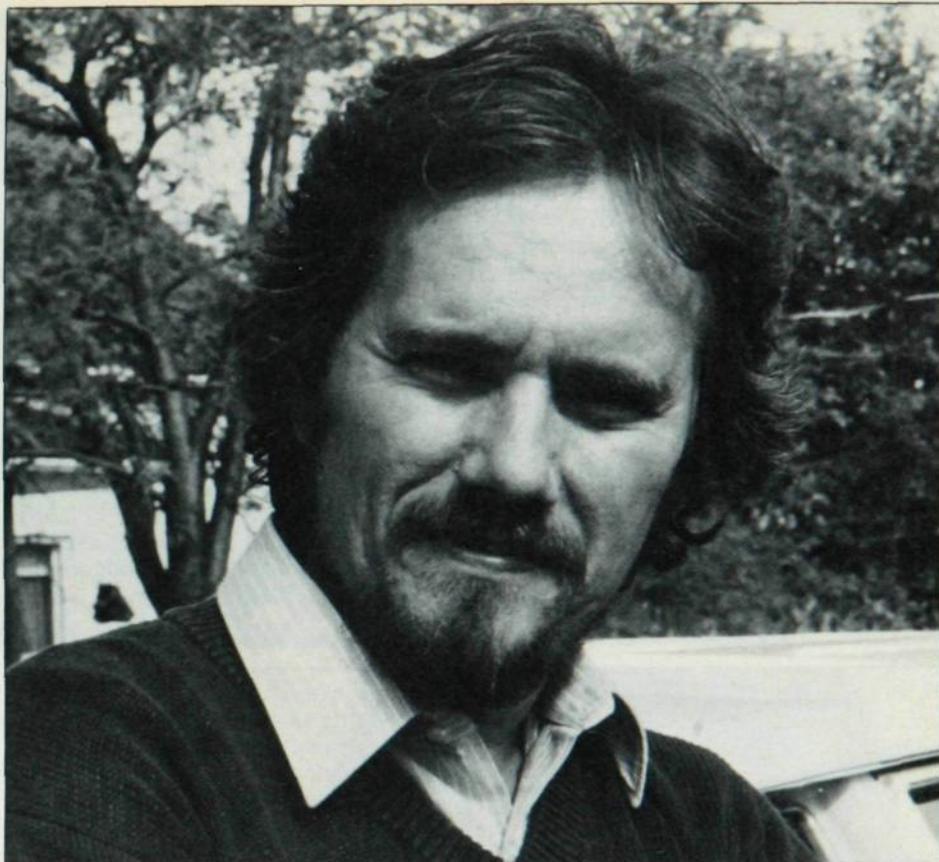
Les cibles du mouvement des femmes m'apparaissent ben convenables. Décider que vous voulez avoir des enfants quand vous voulez, ça vous regarde !... Mais décider que pour être féministe, faut être lesbienne – ma femme s'est fait dire ça – ça, je trouve ça un peu fort. Baiser ou pas baiser ou avoir des relations sexuelles avec d'autres... c't'un ostie de choix personnel ! Mon ami Trudeau avait réglé ça, m'semble. (Rire) On va pas dans les chambres à coucher... Remarque que quand on est lesbienne, on ne se fait pas emmerder. Ça, c'est correct. Et puis, ça fait réfléchir les femmes qui se font achaler plus souvent qu'à leur tour, qui se font raconter des histoires, que le mariage pis l'amour, ça ne sert qu'à avoir des enfants. C'est pas vrai.

Baiser juste pour baiser, ça me paraît normal. J'ai vu des gens passer des circulaires devant le cinéma de cul que Smith voulait ouvrir. J'leur ai dit : «Arrêtez donc de vous engueuler...» Mais j'étais avec ma fille qui m'a dit : «C'est que ça incite du monde à faire des affaires pas correctes contre les femmes, ça.» Ah, ben là, c'est une autre affaire, un aspect que j'avais pas vu. J'suis déjà allé voir une couple de films, oui. J'avais trouvé ça agréable, différent. (Rire) Mais la fois au Mexique où un gars m'a approché pour aller voir des p'tites filles de 14, 15 ans !... J'ai dit : «Non, j'ai l'rhume à soir.» J'avais le goût de le battre ! Ostie ! J'savais pas que ça se passait de même.

Mais, moi, j'ai pas eu le temps de m'occuper de ces affaires-là. ✂

Propos recueillis par Francine Pelletier

**Michel Chartrand** est le syndicaliste le plus connu du Québec. Après avoir été longtemps président du Conseil central de la CSN, il s'occupe aujourd'hui de la Fondation pour l'aide aux travailleuses et aux travailleurs accidentés (FATA) dont il est le président. Il est marié depuis 44 ans à Simonne Monet-Chartrand. Il ont eu sept enfants et huit petits-enfants. Il a 68 ans.



## Lettre à la femme qui court devant moi

par Robert Morency

**L**e jour se lève à peine... et j'ai peur... j'ai peur ce matin, dans cette maison tranquille où tu dors, j'ai peur de mon silence devant ta question toute simple, j'ai peur de cela, de tout cela pour lequel je n'ai pas de nom, de tout cela que je n'arrive pas à nommer, que je n'ai pas appris à nommer, pour lequel je suis mal préparé, pour lequel je ne suis pas préparé et qui s'est passé parfois sans que je m'en aperçoive même autrement que par les mots nouveaux que tracent tes mains. J'ai peur chaque jour, dans cette maison tranquille où tu vis, de rendre ta liberté plus précaire, ton indépendance plus fragile, ton autonomie plus illusoire ou simplement plus discrète... j'ai peur chaque fois que je souhaite que tout devienne comme avant, chaque fois qu'apparaît cette nostalgie qui n'a de cesse tant que le futur ne ressemble pas au passé.

J'ai peur encore, et parfois tout à coup, de mon peu à dire, de mon ignorance de ce qu'il faut dire... j'ai peur chaque fois que je dis que je ne sais pas trop quoi dire, chaque fois que les mots me font défaut... car à

chaque fois je sens confusément qu'il se passe chez toi et tout autour de toi (et sans doute un peu au fond de moi aussi !) des choses qui me dépassent, des gestes qui débordent... et chaque fois, comme avant, devant chaque chose moins connue, j'ai peur... j'ai peur de vouloir revenir en arrière, j'ai peur de faire comme si cela n'avait pas changé (comme pour croire que cela n'a pas changé ?) et j'ai peur chaque fois de faire que cela ne change pas à force de ne pas voir ou de ne pas entendre !

J'ai peur... j'ai peur davantage de moi que de toi, j'ai peur de ce qu'éveillent en moi tes pas juste à côté ou juste devant moi, j'ai peur quand – ralentissant le pas – je dis que c'est parce que je t'aime... j'ai peur du recul quand il s'appuie sur ce que je dis de notre amour et je me demande parfois si je n'ai pas toujours eu peur.

J'ai peur aussi le matin, dans cette maison de tous les jours où tu marches, où tu t'épuises, où tu te perds aussi parfois, où toi aussi tu penses à tout ce que tu penses, à ça bien sûr et à toutes ces autres choses qui t'occupent ou qui te distraient... ça bien sûr, mais aussi au travail, aux conditions du

travail, à la petite qui ne dort pas, qui n'est pas rentrée, qui n'est pas sortie, qui ne parle pas et qui parle trop, qui dort, qui mange et qui ne mange pas assez... j'ai peur aussi le soir dans cette maison tranquille où cette fatigue te tient lieu de forme, où tu penses à moi aussi souvent, trop souvent pour penser à toi, rien qu'à toi et à la vie... et à ça seulement... la seule dont tu disposes... parfois !

J'ai peur encore de faire comme si cela était réglé, acquis, définitif, solide, absolument pas menacé par ma présence et par ma peur. J'ai peur chaque fois que tu ouvres une porte de l'ingéniosité que nous mettons la petite et moi à la verrouiller. J'ai peur comme les hommes ont peur quand ils se taisent et qu'ils ont peur... sans dire un mot, en feignant de ne pas avoir peur ! J'ai peur comme les hommes ont peur et ils ont peur comme des enfants quand on leur dit que cela a assez duré... j'ai surtout peur que tout

cela ne soit pas fini, qu'au contraire cela pourrait bien commencer, puis s'amplifier tant le discours nous tient lieu de réel. J'ai peur que cette lettre me servant d'excuse, je reste là paralysé par la peur.

J'ai peur aussi de cette fille qui grandit, qui joue toujours avec des poupées et qui ne sait rien des pâles recettes éducatives qui croient qu'en troquant une Barbie pour un Tonka, tout est réglé ! J'ai peur qu'elle ne mette ces quinze ans, ces années de lutttes patientes pour miner des symboles, entre parenthèses, sans que je lève le petit doigt pour l'en empêcher au nom de sa liberté à elle, de son autonomie à elle, de son indépendance !

J'ai peur aussi chaque fois que je trouve du travail quand il y a du travail à faire... chaque fois que j'affirme fièrement que je fais les repas sans que jamais cela ne devienne une habitude, une habitude dont on ne parle pas plutôt qu'un signe évident

de mon ouverture... j'ai peur, chaque fois, que le discours ne me tienne lieu de réel !

J'ai peur encore quand s'éveillent en moi toutes ces vieilles choses qui traînent au fond de moi, toutes ces choses qui exigent toute ta ténacité chaque jour, et toute la journée, pour en venir à bout en craignant souvent que tout soit toujours à refaire.

Mais j'ai moins peur quand je t'aime dans cette maison tranquille où tu t'éveilles, presque sûre de toi, encore un peu nerveuse, et que d'un pas d'abord mal assuré tu cours devant moi, de plus en plus vite, puis dans la rue, le jour... parce que la nuit – encore – ma peur finit souvent par te faire peur ! ✂

**Robert Morency** est journaliste et écrivain. Il a publié des textes dans une dizaine de revues québécoises mais jamais dans *La Vie en rose*. Il travaille surtout à la télévision et à la radio. Il a 35 ans, vit avec sa femme et sa fille à Chicoutimi.



## Et si les femmes trompaient les femmes?

par Jean-Claude Leclerc

**A**près la période intense, pour ne pas dire explosive, que vient de connaître le mouvement féministe, des femmes ont cru nécessaire de faire le point, voire d'inciter les féministes à une sévère autocritique. Le phénomène ne saurait passer inaperçu. Car une révolution, et le féminisme en est une, ne se méfie pas seulement de ses adversaires, mais aussi des critiques ouvertes et du risque qu'elles comportent pour la juste analyse et le moral des troupes ! D'où l'intérêt de l'invitation faite aux hommes par *La Vie en rose* de participer à un débat dont ils ont été longtemps et naturellement exclus.

D'aucunes seront déçues que tous ne soient point convertis à l'émotivité, à l'expression des sentiments personnels, ni au tendre dialogue dont rêvent à la fois les plus modernes et les plus traditionnelles des femmes. Mais si vraiment l'égalité est historique, profondément inscrite dans les structures et dans les cultures, ce n'est pas avec des épanchements sentimentaux qu'on peut la comprendre, l'attaquer, la changer. Si le changement doit être vrai, large et durable, les femmes ne sauraient pas plus que les hommes perdre de temps en compensations romantiques.

Venons-en donc à l'essentiel. Il tient en trois questions. Pourquoi les femmes au pouvoir trompent-elles les femmes ? Pourquoi les femmes économiquement libres

bloquent-elles à leur tour le changement ? Et le changement sera-t-il mondial ou pas ?

Beaucoup de femmes ont accédé au pouvoir ces dernières années. Certaines ont simplement eu droit aux vice-présidences honorifiques ; d'autres détiennent de véritables leviers décisionnels. Mais des études montrent que les femmes restent sous-représentées dans les lieux de pouvoir. D'où les revendications récentes (et illusoire, on verra pourquoi dans un instant) des programmes d'action positive d'accès égalitaire vers le pouvoir.

D'autres études, en effet, tirées principalement des grandes entreprises nord-américaines, montrent que les femmes fortes qui ont grimpé les échelles, fait leur place et acquis un vrai pouvoir font la vie dure